

Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. VI : 1919-1933 : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 764 p.

Étienne Beaulieu

Recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien

Number 32, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1014051ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1014051ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, É. (2011). Review of [Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. VI : 1919-1933 : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 764 p.] *Francophonies d'Amérique*,(32), 209–212. <https://doi.org/10.7202/1014051ar>

Recensions

Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. VI : 1919-1933 : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 764 p.

La vie littéraire québécoise subit plusieurs transformations majeures durant la période que couvre ce tome VI de *La vie littéraire au Québec : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, dirigé par Denis Saint-Jacques et Lucie Robert. Les forces en présence héritent, bien entendu, de la période précédente, qui a vu l'affrontement des régionalistes et des exotiques dans un combat inégal entre les forces nationalistes, extrêmement bien organisées sur un territoire relativement vaste, et les modernes, dont les institutions, centrées à Montréal, disparaissent ou se métamorphosent rapidement, à l'image de la revue d'avant-garde *Le Nigog* qui ne paraît que pendant un an et s'éteint ensuite. Néanmoins, certains acquis modernistes perdurent, au premier chef desquels le déplacement du pôle littéraire dominant de Québec, où nichait l'école patriotique, vers Montréal, lieu des expérimentations nouvelles et, surtout, de la fameuse École littéraire de Montréal, ayant pour têtes d'affiche le poète Émile Nelligan et le critique Louis Dantin (pseudonyme : Eugène Seers). Les suites de l'opposition entre régionalistes et exotiques prennent en ce sens un nouveau visage, puisque, comme l'écrivent les auteurs, « cette période s'annonce donc comme celle des interactions entre trois types de meneurs dans les domaines idéologiques, esthétiques et économiques : le nationaliste, l'individualiste et le marchand, dont Lionel Groulx, Louis Dantin et Albert Lévesque donnent des exemples représentatifs » (p. 4).

En ce qui concerne les influences étrangères, la France et le clergé continuent de dominer le champ littéraire, en même temps que s'annonce la puissance d'un nouveau joueur que sont les États-Unis d'Amérique, dont la croissance ne se dément pas, malgré la crise économique de 1929, qui laisse des séquelles profondes dans les relations québéco-américaines, notamment dans la brisure des contacts continus

avec la population migrante des tisserands du pouvoir (les Canadiens français attirés par les perspectives d'emploi et de fortune dans les filatures américaines), de plus en plus laissée à elle-même et en proie à une assimilation linguistique fulgurante. Cet épisode ravive d'ailleurs les velléités politiques de colonisation du Témiscamingue et de l'Abitibi, dont l'Église se fait aussi le relais, se servant de la crise pour donner une impulsion nouvelle au discours de la survivance et pour chanter les vertus de la culture de la terre. Néanmoins, sans être accréditée par les instances officielles, la culture américaine fait une entrée massive dans la culture québécoise par les moyens technologiques nouveaux que sont la radio et le cinéma, dont les *majors* américains possèdent la quasi-totalité des moyens de distribution. C'est aussi le moment d'affirmation de la chanson québécoise, avec plusieurs signatures originales, dont celle, notable, de La Bolduc, très active dans ses tournées sur tout le territoire québécois jusqu'à son accident de voiture en 1937. On note de même un léger décrochage de l'actualité littéraire française : « Peu importe l'aspect sous lequel sont envisagées les relations avec le champ littéraire français, les Canadiens français semblent de moins en moins suivre l'évolution de la métropole vers la modernité, même en ce qui touche à la renaissance littéraire catholique » (p. 19). Pour que l'influence de Jacques Maritain et de ce mouvement clérical et bientôt personnaliste se fasse réellement sentir au Québec, il faut en effet attendre la revue *La Relève*, à laquelle participera notamment le poète Hector de Saint-Denys Garneau. Mais en attendant, le théâtre professionnel et semi-professionnel s'organise peu à peu, tandis que la presse à grand tirage fait circuler les éternels almanachs et les grands quotidiens comme *La Presse* ou *La Patrie* et que le roman devient progressivement le genre dominant, supplantant lentement mais sûrement la prose d'idées.

Par ordre d'importance, les lieux de l'activité littéraire sont donc répartis au Québec entre Montréal, Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières. Si la Société des poètes canadiens-français se constitue à Québec dès 1923, c'est malgré tout le pôle montréalais avec, par exemple, les groupes du Cercle Crémazie (1927-1931) et des Jeunes-Canada (1932-1938), qui devient, en effet, incontournable durant cette période, aussi bien en ce qui concerne la culture francophone, anglophone ou juive, même si on note déjà, vers le milieu des années 1930, un déplacement des centres d'intérêts financiers vers Toronto. Les Cantons de l'Est voient aussi fleurir une école littéraire sous l'impulsion du poète Alfred DesRochers, le

Mouvement littéraire des Cantons de l'Est (1925-1934), qui donnera lieu à la génération littéraire que l'on appellera « les individualistes de 1925 », mettant en pièces les régionalistes cléricaux. De son côté, Trois-Rivières accueille plusieurs activités culturelles, notamment cinématographiques avec Albert Tessier, qui prend la caméra pour donner naissance au documentaire québécois malgré les réticences de l'Église. Une génération littéraire nouvelle prend ainsi le relais de l'ancienne, avec des auteurs qui ont souvent été formés en France et à l'étranger grâce à des programmes d'échanges culturels et étudiants allant croissant avec le siècle. On sait, par exemple, tout ce que le milieu des arts visuels québécois tirera du séjour de Paul-Émile Borduas en France dans les années 1920. On peut donc dire, en tout et pour tout, qu'un paradoxe se noue durant cette période, puisque

sur le plan esthétique, la domination du régionalisme va de pair avec la volonté de développer des « arts canadiens ». Toutefois, si très peu d'artistes s'aventurent du côté des avant-gardes contemporaines, européennes ou américaines, tous ne font pas fi pour autant des diverses formes de la modernité culturelle, ce qui génère une grande variété de tendances. Émergent ainsi, chez un Marc-Aurèle Fortin aussi bien que chez un Léo-Pol Morin, des thèmes du régionalisme marqués au sceau de la modernité (p. 55).

De cette façon, la nécessité de regrouper les forces nationales fait en sorte que même les avancées modernistes trouvent des thèmes régionalistes, à l'image de ce que sera bientôt en passe de devenir le roman du terroir chez Ringuet (Philippe Panneton), dès 1938, avec *Trente Arpents*.

Si la période est dominée sur le plan politique par les libéraux d'Alexandre Taschereau, elle l'est sur le plan idéologique par la figure de Lionel Groulx, intellectuel actif au sein notamment de *L'Action française* (1917-1928). Celui-ci est le promoteur de l'idée, défendue par le fondateur du *Devoir*¹, voulant que la langue française soit la gardienne de la foi catholique, ce qui confère au peuple canadien-français une mission sans ambiguïté en terre d'Amérique. L'influence historique de ce corps idéologique se fera longtemps sentir au Québec, soulignant de cette manière l'importance capitale de cette période de l'entre-deux-guerres dans l'histoire contemporaine du Québec. Ce tome VI du projet de *La*

¹ Voir Henri Bourassa, *La langue, gardienne de la foi*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1918.

vie littéraire au Québec montre donc avec efficacité la complexité de la période, et les sources iconographiques à l'appui donnent un aspect très vivant à la présentation générale.

Étienne Beaulieu,
Université du Manitoba

Aurélio Ayala et Françoise Le Jeune, *Les rébellions canadiennes de 1837 et 1838 vues de Paris*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 218 p.

Dans cet ouvrage, Aurélio Ayala et Françoise Le Jeune analysent les réactions françaises face aux rébellions canadiennes de 1837 et 1838. Reconnaissant d'emblée que la question est demeurée marginale en France, ni le gouvernement de Louis-Philippe ni les grands intellectuels de l'époque ne s'y étant intéressés, les auteurs nous offrent, dans les faits, une analyse de la couverture très minime donnée aux rébellions canadiennes dans quatre journaux français : *Le Journal des Débats* (orléaniste), *La Presse* (commerciale et plus indépendante), *Le Siècle* (réformiste) et *Le National* (républicain).

Les trois premiers chapitres sont essentiellement contextuels. Le premier met en lumière le peu de connaissances des Français par rapport au Canada dans les années 1830. Les auteurs y résument alors les propos tenus par Alexis de Tocqueville, Gustave de Beaumont, Michel Chevalier, Francis de Castelnau et Isidore Lebrun à l'égard des colonies canadiennes. Si le chapitre est intéressant, il contribue peu à la démonstration principale. Il est ainsi permis de se demander si son contenu n'aurait pas dû être résumé en quelques phrases dans l'introduction, ce qui aurait sans doute contribué à la cohérence de l'ouvrage. Le deuxième chapitre, plus descriptif qu'analytique, remplit deux fonctions. Il présente d'abord les contours de la presse française de l'époque ainsi que les quatre journaux à l'étude (format, orientation idéologique, contenu...). Il explique ensuite que la couverture donnée aux rébellions canadiennes par la presse française était inspirée, en grande partie, des articles publiés dans la presse britannique et, dans une moindre mesure, américaine. Le troisième chapitre situe la crise canadienne et l'analyse que la presse en a faite dans le cadre de la rivalité franco-britannique et de la situation américaine de la colonie. Il se termine par la discussion des vues, assez négatives, qu'avait Édouard de Pontois, ambassadeur de France à Washington, par